

Edouard Gros : une vie en clé de fa. Partie 4

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **16 (1986)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

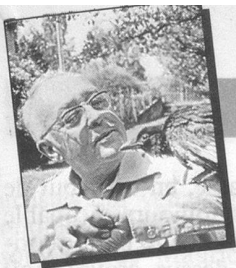
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Edouard Gros

Une vie en clé de fa

(4)

Edouard Gros, contrebassiste-tubiste professionnel, a raconté dans les trois premiers chapitres de ce récit les différentes étapes d'une carrière de musicien professionnel qui débuta très modestement, devant souvent se contenter d'engagements purement alimentaires — cinémas, tea-rooms, hôtels — avant d'être engagé à l'Orchestre de la Radio romande, puis à l'Orchestre de la Suisse romande, et enfin à l'Orchestre symphonique de Berne où il travailla pendant trente-deux ans, jusqu'à sa retraite. Récit enlevé avec verve, esprit et beaucoup de charme. Le dernier chapitre paru a parlé de son activité à l'OSR et de ses contacts avec Ernest Ansermet, son grand chef. La guerre survient et c'est l'aventure de la «Cité sur la Montagne», œuvre destinée à maintenir le moral du pays et de son armée. C'est à ce moment-là qu'à la suite de circonstances pittoresques, Edouard Gros est amené à délaisser sa chère contrebasse pour s'adonner au tuba; une opération qu'il maîtrisera avec virtuosité.

C'était donc à Genève, par la grâce de la «Cité sur la Montagne» que, pour la première fois de ma vie, je soufflais dans un tuba, et c'est à Bâle, où la troupe débarque, que l'infinie gentillesse d'un vieux monsieur va m'orienter vers du plus sérieux. Fidèle à mon habitude, je me trouve au foyer des musiciens du Grand-Théâtre, longtemps avant la représentation, pour «chauffer» mon instrument, lorsqu'un vieux monsieur à grande barbe toute blanche entre, vrai père Noël en tenue de ville, s'arrête pile devant moi, m'écoute quelques secondes et me demande à brûle-pourpoint: «Was spie-len Sie da für ein Instrument?» Sans

même me laisser le temps de répondre, il ajoute aussitôt: «Das ist kein Tuba! Das ist ja ein Baryton!». Bigre! me dis-je, voilà un bonhomme qui a tout l'air de savoir de quoi il parle, quand, enfin, il se présente: «Backhaus, tubiste du BOG (Orchestre symphonique de Bâle), président des délégués de cet ensemble et président central du syndicat suisse des artistes musiciens.» Ni plus, ni moins! On le voit: un authentique personnage. Brièvement, je lui raconte le pourquoi insolite de ma présence dans cet orchestre... avec cet instrument qu'il désapprouvait si fort. Oui, bien sûr, je savais qu'au sein des orchestres allemands il n'était question que du tuba en fa, d'une quinte plus grave, à la sonorité plus chaude, plus ample et plus ronde que celui en ut des Français. Ansermet lui-même le préférerait. De plus, toutes les frontières étaient hermétiquement bouclées, l'Allemagne utilisait le cuivre disponible à des fins infiniment moins sympathiques que la fabrication d'instruments de musique et je n'avais pas la moindre idée de ce qui pouvait être disponible en Suisse. Allez donc savoir où et comment me procurer l'objet rare? Qu'à cela ne tienne. Comme j'étais assis sur une caisse, papa Noël me donne l'ordre de me lever, sort un trousseau de clefs de sa poche, ouvre la caisse en question et en extrait un superbe tuba en fa. Le sien! Il me le met dans les bras et m'ordonne de jouer quelques notes, une gamme, n'importe quoi.

Visiblement satisfait de ma modeste improvisation, il m'encourage et me conseille vivement de persévérer dans cette direction tout en m'assurant qu'il trouvera sous peu l'instrument qu'il me faut. Après avoir noté soigneusement mes nom et adresse, il prend

congé, non sans me souhaiter succès et réussite à la façon des musiciens (moins inconvenante en allemand qu'en français). Je reste planté là, la tête bourdonnante d'idées contradictoires, stupéfait de cette généreuse sollicitude envers un jeune homme parfaitement inconnu. Sans trop oser y croire, je l'avais néanmoins remercié chaleureusement et... ne tardai pas à oublier cet entretien.

150 francs à trouver

Tout a une fin. Même les spectacles montés par l'armée suisse. C'est ainsi que de salles communales mal chauffées, de dortoirs à paillasses avachies en halls désaffectés, de salles d'écoles en halls de gymnastique, nous voici enfin licenciés. Rentré chez moi, j'étais bien loin de penser au père Noël bâlois, lorsqu'on sonne à ma porte. C'est un déménageur qui me tend une feuille à signer et à... payer. 150 francs qu'il me demande. Juste ciel, 150 francs! Il y avait bien quelques mois que je n'avais plus vu la couleur d'un billet de 100 francs. Oui! me dit notre homme. C'est une caisse qui vient de Bâle. Seigneur! Doux Jésus! Comment faire? Avez-vous d'autres livraisons dans le quartier? Etes-vous d'accord de revenir dans... disons une heure? Oui, ça va!

Avant d'enfourcher ma bicyclette, je jette vite un coup d'œil anxieux sur cette fameuse caisse qui attend là, sur un char attelé de deux chevaux obèses. Les rues sont totalement désertes et, en deux coups de pédales, me voici à la Corraterie, chez le célèbre luthier Vidoudez, caissier de l'OSR à cette époque. Le père Vidoudez est heureusement dans son bureau, me reçoit tout de suite et me dévisage avec un air qui me semble interrogateur et soupçonneux. C'est bien ça. J'avais vu juste! Comme je lui demande une avance sur ma paie, il refuse tout net et, furieux, me dit: «Non, non et non! J'en ai assez! Tous les jours, c'est un autre musicien qui vient mendier un acompte! Cela ne peut plus durer! Apprenez donc à mieux gérer votre argent!» Oh! là là, il est vraiment très fâché le père Vidoudez!

Enfin, vu l'importance de l'enjeu, je ne me démonte pas trop, lui rappelle mes nombreuses relèves... sans paie, sans un sou vaillant, donc, sans rien à... mieux gérer, et qu'ensuite c'est pour l'achat d'un instrument et qu'il y va de tout mon avenir.

Sensible à mes arguments (c'est aussi un artiste), il me tend gentiment mes

150 francs, tout en me félicitant de cette idée qu'il trouve excellente et me souhaite réussite et bonne chance. J'empoche les billets, enfourche ma bécane et, tel un voleur qui a la police ou le diable aux trousses, j'arrive chez moi, haletant, le cœur battant la chamade. Première surprise: notre déménageur, confiant, a tout de même livré la caisse et passera plus tard encaisser son dû. L'instrument, assez joli ma foi, est tôt déballé. Deuxième surprise: je découvre un cahier dans lequel Backhaus avait écrit toutes les combinaisons possibles de doigtés. Il avait, en outre, essayé cet instrument qu'il avait déniché près de Bâle, au Götheanum, et m'en donnait le résultat sous forme de conseils. Par exemple: si le sol grave est une longue note tenue, jouez plutôt un la bémol en tirant un peu la pompe d'accord, sans quoi votre sol sera un peu bas, etc., etc. Ah! le brave type. Non seulement il avait tenu parole mais, de plus, il me prenait sous son aile.

Quelques années plus tard, il aimait dire, en souriant, que j'étais le seul élève qu'il ait formé sans jamais lui donner de leçons. Quarante-cinq ans sont passés depuis ces événements et, aujourd'hui encore, je pense à ce vieil homme avec une grande tendresse et une infinie reconnaissance.

Revenons à la caisse au trésor d'Ali Baba. Comme je parcourais avec curiosité le cahier du bienfaiteur, le beuglement d'une vache valaisanne qui se

Un grand jour: le 17 octobre 1954, Francis Liardon fait déguster à Edouard Gros (photo) son programme complet d'acrobatie aérienne.



rue au combat me fait sursauter. C'était mon fils qui, de toute la puissance de ses cinq ans, le tout premier, soufflait dans ce nouveau membre de la famille, lequel ne tarderait pas à devenir fort envahissant et obsédant. Tout naturellement, le fidèle et cher Longinotti sera le premier confident de cette acquisition. Pourquoi «confident»? Fallait-il donc être cachottier? Non! Pas vraiment, mais voyons plutôt:

Nous sommes dans les débuts de 1942 et c'était un Anglais, Morley, qui était le trombone solo de l'OSR. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour brocarder Vester, le tubiste allemand. Celui-ci, grand admirateur de Hitler, enthousiasmé par la suprématie écrasante des armées du Grand Reich, tenait à se trouver aux premières loges lors des défilés grandioses de la victoire finale. Les saillies provocantes et pleines d'humour de Morley avaient été le prétexte bienvenu pour quitter l'OSR avec fracas et regagner sa Prusse natale. Il était prêt à rempiler, malgré son âge et pas dans la fanfare, je vous prie.

C'était un Français, beaucoup plus porté sur le beaujolais que sur les sons filés, qui l'avait remplacé à l'OSR. Ansermet ne l'appréciait pas du tout et, en aucun cas, je ne voulais donner l'impression de vouloir marcher sur les cadavres. Et voilà pourquoi je tenais à travailler cet instrument sinon en secret, du moins sans en faire étalage. Cela d'autant moins que je ne savais pas le moins du monde si j'atteindrais jamais les sommets requis. Et c'est pour y parvenir que j'allais, sans plus tarder, me mettre à la tâche.

Comme par le passé, en ce début de 1942, l'OSR était toujours incapable d'assurer toute l'année le pain quotidien (sans beurre dessus, croyez-moi) de ses membres. C'était le statu quo pour septante d'entre eux sur une centaine. Malgré quelques promesses, rien n'avait bougé et il fallait, encore et toujours, se débrouiller pour placer les interminables six mois de l'été. Une chose était bien évidente: les 2 francs de solde de la défunte «Cité sur la Montagne» ne me seraient d'aucun secours pour faire le pont.

Au chapitre des «variétés»

Providence, chance insolente ou bonne étoile, j'ai la bonne fortune d'être engagé au Kursaal de Genève, lequel, contrairement à celui de Montreux, n'avait pas fermé ses portes et s'était spécialisé dans les spectacles de «variétés». Robert Echenard, l'un des prestigieux violons solo de l'OSR, en était le chef durant l'été et il préférait les musiciens «bonne-à-tout-faire» aux purs «symphoniquards»! Et pour cause! Accompagner chanteurs, danseurs, jongleurs, équilibristes, illusionnistes, mimes, ventriloques, fils-de-féristes, acrobates, et j'en passe, requerrait de l'habileté puisque ces messieurs-dames-artistes venaient le plus souvent avec un matériel d'orchestre sommaire, presque toujours délabré, incomplet, voire inexistant. Il fallait donc faire «avec» et c'est pourquoi ce métier-là exigeait des musiciens, à part l'habileté, de l'oreille et même de la mémoire. Oui, de la mémoire, car il était très fréquent qu'un artiste n'ait pas de musique du tout et nous dise: «Accompagnez-moi avec tel ou tel morceau. Je ne l'ai pas mais vous le connaissez certainement!» A quelques exceptions près, cela marchait toujours!

Le programme changeait chaque semaine avec, en tête d'affiche, une vedette de renom international. La France nous délégua ses monstres sacrés avec lesquels nous nous entretenions des événements les plus récents. Le maréchal Montgomery jouait au plus fin avec Rommel, le renard du désert; la flotte française se sabordait dans le port de Toulon, et le maréchal Pétain régnait sur cette France libre qui n'allait pas tarder à ne plus l'être.

Après les spectacles, nous nous retrouvions dans les sous-sols du Kursaal, où le cuisinier, bon prince compréhensif, nous servait de somptueux sandwiches au jambon, sans ticket de rationnement, s'il vous plaît! On y buvait le coup de gros rouge en compagnie des

artistes qui venaient volontiers nous rejoindre. Parmi tant d'autres, je me souviens de Maurice Chevalier, dit Mômô, Edith Piaf, Lucienne Boyer, Claude Dauphin, son frère Jaboune, avec lesquels les propos de Café du Commerce allaient bon train. Chacun y allait de sa conception originale sur la conduite des opérations, mais les Anglais, pendant ce temps, n'attendaient pas le résultat de nos cogitations et, chaque nuit, ou presque, le passage de leurs bombardiers bimoteurs déclenchait le hurlement des sirènes. Un pesant silence s'établissait alors comme par enchantement et, dès le signal de fin d'alarme, tout ce petit monde regagnait bien vite son domicile, trop heureux de se sentir à l'abri. Ces mois de «variétés» comptent parmi les souvenirs les plus joyeux de ma lointaine jeunesse. C'était un travail d'autant plus divertissant que, de ma place, je voyais le plateau dans son entier et qu'il s'y passait parfois des choses d'une drôlerie irrésistible. Enfin, malgré cette vie un rien insouciant et quelque peu débridée, malgré les rentrées souvent tardives (ben oui, quoi, les sirènes... d'alarme!) je n'oubliais pas, pour autant, de travailler assidûment mon tuba. Tous les jours, pendant quelques heures, je sacrifiais aux sons filés, pose du son, exercices transposés de la méthode pour trompette d'Arban, études d'orchestre, ce qui m'autorise, aujourd'hui mais avec

Août 1963. Edouard Gros (dernier rang, 7^e depuis la gauche) fait partie de l'Orchestre des Semaines internationales de Lucerne, ensemble qui groupait les meilleurs musiciens de Suisse.



quarante-cinq ans de retard, à dire un sincère merci à mes voisins qui n'ont jamais protesté, alors que ce travail n'avait qu'un rapport très lointain avec ce qu'il est convenu d'appeler... la musique! Longinotti venait chez moi, j'allais chez lui, il critiquait, suggérait, conseillait, essayait aussi, au grand dam de Lucy, son épouse, réfugiée dans la cuisine voisine et agacée par le tintamarre des casseroles pendues le long d'une paroi, qui se mettaient à danser joyeusement au passage de certaines ondes complices.

Audition chez Ansermet

Ce travail, bien qu'intensif, ne me donnait nullement la certitude d'être à la hauteur de la tâche qui attend un bon tubiste d'orchestre symphonique. J'avais absolument besoin d'un encouragement, d'une confirmation. Pour cela, qui donc était plus compétent que mon patron, Ernest Ansermet lui-même?

C'est ainsi qu'avec beaucoup de gentillesse il me fixe un rendez-vous, chez lui, où j'arrive avec, outre mon tuba sous le bras, les passages d'orchestre les plus significatifs (Bydlo, Petrouchka, la Fantastique de Berlioz, Faust-Ouverture et la transcription d'une suite pour violoncelle de Bach). Soucieux de ne rien rater, je joue un peu trop la sécurité en économisant sur les nuances, ce que le patron ne manque pas de me faire remarquer avec une bonhomie que je ne lui connaissais pas. Et le voilà qui se lance dans un de ces discours dont lui seul avait le secret. «Que voulez-vous, Gros, quand une dent fait trop mal, eh bien, on l'ar-



A l'occasion des Semaines internationales de Lucerne, cette affiche fut éditée par une banque: Edouard Gros à son tuba. Photo prise à son insu et qui eut beaucoup de succès.

rache! La place de tuba à l'OSR vous l'aurez sous peu! Toutefois, la France étant occupée en son entier, il m'est difficile de renvoyer brutalement L. (l'amateur de beaujolais) chez lui. Tous les Français de l'orchestre me tomberaient dessus.» Le moment était venu de lui répéter le but de ma visite, à savoir: approbation ou désapprobation de ce changement d'aiguillage dans ma vie. Nullement le désir de faucher la place de quiconque. Rassuré, fier et bien content, gonflé à bloc, je rentre chez moi où, très peu de temps après cette entrevue décisive, j'apprends que l'Orchestre symphonique de Berne met au concours le poste de C. basse-tuba. Le temps de m'inscrire et de recevoir une convocation et me voilà à Berne, au Conservatoire, où les chefs d'orchestre Luc Balmer et Walter Kägi me font jouer, en guise de lecture à vue, les sempiternels mêmes passages que l'on finit par savoir par cœur. Avec mes arrières genevois presque assurés, je pouvais m'offrir le luxe (rare en telle circonstance) de jouer sans trac, et c'est bataille gagnée.

E. G.

© Brass-Bulletin, Bulle.

(Suite et fin au prochain numéro).